

LIVRE événement, annonce. Sylvia Kahan : Winnaretta Singer-Polignac – Princesse, mécène et musicienne (éditions les presses du réel, avril 2018)

LIVRE événement, annonce. Sylvia Kahan : Winnaretta Singer-Polignac – Princesse, mécène et musicienne (éditions les presses du réel, avril 2018). Héritière de l'inventeur de la fameuse machine Singer, Winnaretta (1865-1943) incarne un destin exceptionnel qui cristallise l'intelligence de l'argent quand il est piloté / inféodé à un goût réel, sincère pour les arts. Américaine de naissance (née à New York), la « fille à dollars » rejoint avec sa mère Isabella, veuve fortunée, le Paris de la Belle-Epoque, celle qu'a immortalisé Proust. Les personnes richissimes croisent leurs contemporains bien nés et à particules pour s'unir dans des mariages de raison qui permet à chacun de compléter ce qu'il apporte : le titre ou la fortune. Dans les salons très prisés – voire inaccessibles de l'élite parisienne (le modèle en est celui de la princesse Greffulhe, modèle de la Guermantes chez Proust), chaque « acteur » : aristocrate, « parvenu », artiste ou banquier ambitionne gloire et faveurs grâce à un réseau bien géré. Rien de tel chez Winnaretta qui dès son jeune âge (18 ans), s'émancipe du foyer maternel, gère sa propre fortune, s'éloigne de l'influence pernicieuse échafaudée par son beau



père (Victor, second époux de sa mère, aristocrate de pacotille mais véritable dépensier, et qui a peut être abusé de sa belle-fille...). Le texte de Sylvia Kahane, chercheuse new yorkaise dévoile les clés de la personnalité d'une jeune femme fortunée, surtout artiste authentique (peintre, admiratrice de Manet et de Sargent qui fait son portrait), protectrice et ami de **Gabriel Fauré**, et qui devient après son second mariage en 1892 avec **Edmond de Polignac** (très amoureux de sa jeune épouse dont il a le coup de foudre lors d'une soirée financée par la Greffulhe)), l'une des mécènes les plus avisées et influentes de son temps : commandant aux artistes visionnaires et alors jugés « trop modernes » : Chabrier (dont elle finance et organise la création de l'opéra Gwandoline dont ne voulait pas l'Opéra de Paris), Carriès (pour une porte de Parsifal qui ne vit jamais le jour), Fauré, d'Indy, Stravinsky, Nadia Boulanger, Satie (Socrate), le Retable de Maître Pierre de Falla, Poulenc (Concerto pour deux pianos), jusqu'à l'indomptable et décevant Verlaine, etc...

Sensible à la création de son temps, **Winnetta Singer devenue Princesse Polignac** affirme une intuition artistique et un idéal esthétique de premier plan, favorisant en musique : Wagner, JS Bach (dont elle apprécie les Cantates), et tous les compositeurs français de son temps, apportant un soutien financier et constant aux activités de la Société Nationale de Musique fondée par Saint-Saëns pour aider les compositeurs français à créer leurs oeuvres en public. Winnaretta se dévoile au fil des pages dans son intimité, sa sensibilité, un instinct de collectionneuse hors pair (elle achète de nombreuses toiles de grands maîtres dont évidemment Manet mais aussi Sargent et Monet...), une mélomane avisée qui partagea avec son époux Polignac, une âme d'artiste authentique.



A travers le portrait de la femme et de la mécène, se dessine l'ambiance du Paris des années 1890 à 1940. Le destin de Winnaretta compose une odyssée humaine exceptionnelle, pilotée par une exigence artistique atypique où les moyens mis en œuvre, certes considérable

alors, sont inféodés au seul souci de la création. Cette intelligence à l'œuvre est le vrai sujet de la biographie historique, d'un apport considérable pour qui souhaite mieux connaître et comprendre comment la France wagnérienne et Debussyste, jusqu'à la seconde guerre mondiale, est passée du post romantisme au modernisme le plus audacieux, soit de Massenet, Ravel, Saint-Saëns à Stravinsky et Poulenc. Le texte originel est paru à New York en 2006. Les éditions **la presse du réel** réalisent sa première traduction française. Publication événement. Grand article critique à venir sur [CLASSIQUENEWS / mag cd dvd livres](#). Le livre reçoit naturellement le **CLIC** de **CLASSIQUENEWS** du mois de mai 2018.

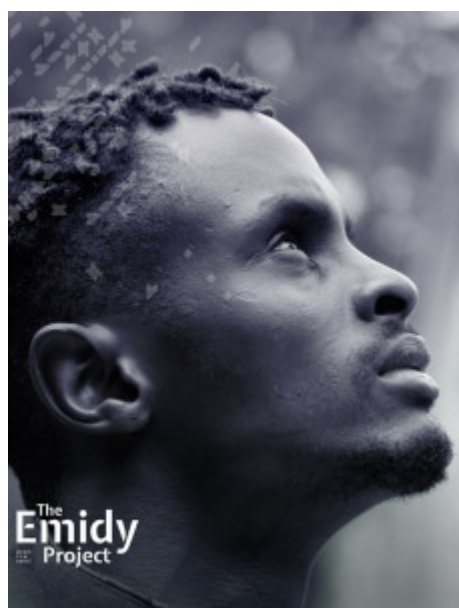


LIVRE événement, annonce. Sylvia Kahan : Winnaretta Singer-Polignac – Princesse, mécène et musicienne (éditions les presses du réel, avril 2018) – Traduit de l'anglais

(américain) par Charles MoutonDennis Collins. Titre original : Music's Modern Muse – A Life of Winnaretta Singer, Princesse de Polignac (2006, éd. revue, University of Rochester Press). 17 x 20 cm (broché) – 808 pages (87 ill. n&b) – 42 € (prix indicatif) – ISBN : 978-2-84066-268-6 – EAN : 9782840662686. Illustration : Gabriel Fauré, protégé, ami, voire amoureux secret de la belle et exotique millionnaire Singer.



MONTREUIL. THE EMIDY PROJECT : l'esclave de Guinée qui devint violoniste et compositeur



MONTREUIL. THE EMIDY PROJECT, Jegede, Baroni. La Marbrerie, le 6 juin 2018. ODYSSEE D'UN ESCLAVE GUINÉEN DEVENU VIOLONISTE VIRTUOSE. **Diana Baroni** flûtiste baroque et chanteuse, en complicité avec le compositeur et joueur de Kora, **Tunde Jegede** ont conçu un spectacle total, inédit qui dresse le portrait « sensible et universel de la vie extraordinaire de **Joseph Emidy** ». Les artistes célèbrent ainsi la figure d'un personnage exemplaire,

méconnu de l'Histoire de l'émigration et de l'esclavage, et dont la carrière inouïe fut déjà célébrée lors des commémorations du bicentenaire de l'abolition de l'esclavage en Grande Bretagne en 2007. **The Emidy Project** illustre l'itinéraire d'une vie exceptionnelle, celle s'un surhomme, de surcroit artiste et musicien qui au XVIII^e et au début de la période romantique, éclaire l'odyssée humaine, en dépassant sa première condition d'esclave : Joseph Antonio Emidy, fut ensuite, violoniste renommé, professeur, chef d'orchestre et compositeur.

The Emidy Project
Création à la Marbrerie de Montreuil

6 juin 2018, 20h30

Soirée de lancement du disque The Emidy Project
en présence de l'auteur et des interprètes

RÉSERVEZ VOTRE PLACE

Prévente : 8,49 euros / sur place : 12 euros

<http://lamarbrerie.fr/the-emidy-project/>

La Marbrerie – Montreuil : 21 rue Alexis Lepere 93100
Montreuil

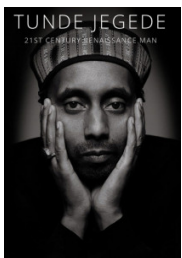
Tél : 01 43 62 71 19 – visiter **[le site de La Marbrerie /](#)**
[Montreuil](#)

VOIR LE TEASER THE EMIDY PROJECT



<https://www.youtube.com/watch?v=82go8IGmZwU>

Distribution :



Tunde Jegede (Nigeria) – direction, kora, violoncelle, compositions

Diana Baroni (Argentine) – flûte baroque, chant

Simon Drappier (France) – arpeggione

Rafael Guel (Mexique) – vihuela, percussions, chant

Lassina Touré (Cote d'Ivoire) – danseur

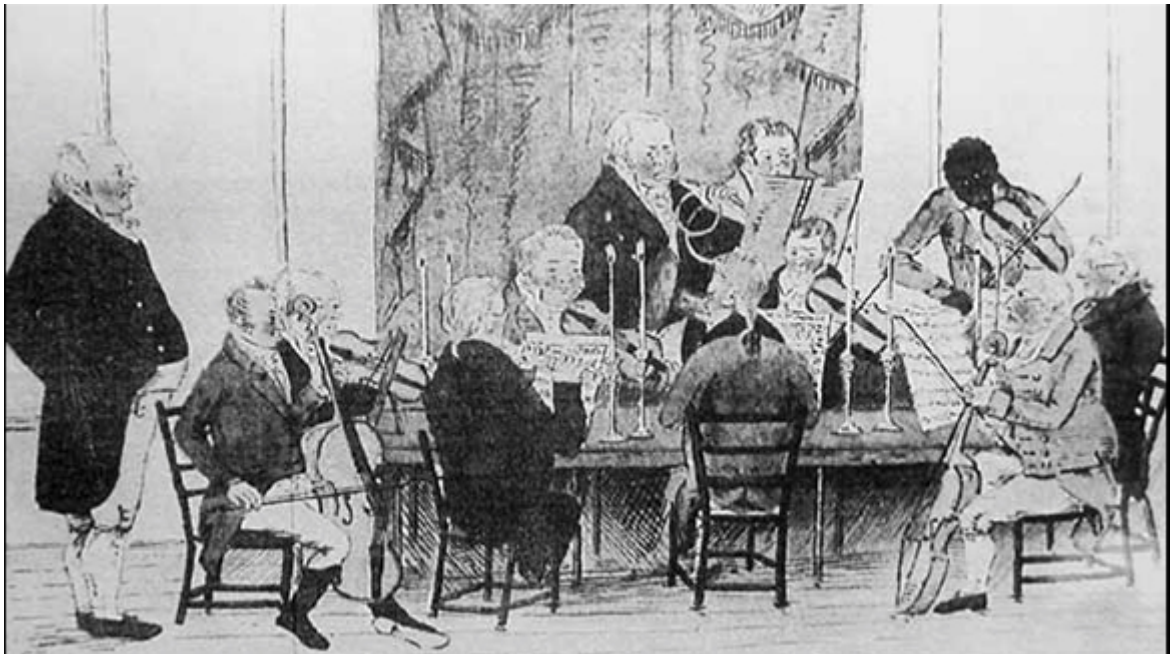
Sunara Begum (Bangladesh) – vidéo

Arthur Daygue (France) – son, lumières

C'est le prolongement de plusieurs résidences, et sessions de travail en Europe et en Afrique : les 7 artistes réunis autour de **ce programme inédit présentent la vie et l'oeuvre de Joseph Emidy, jeune esclave de Guinée, devenu musicien virtuose.** Premier compositeur de la diaspora africaine, Joseph fut esclave au Brésil, violoniste à l'Opéra de Lisbonne, puis fondateur des premières sociétés philharmoniques en Angleterre, en Cornouailles à Truro. La danse, la fiction vidéo, la musique ressuscitent le monde sensoriel et l'imaginaire salvateur de cet homme admirable qui sut surmonter l'horreur de l'humiliation et la barbarie de l'esclavage. Tunde Jegede a écrit un texte poignant à partir de la vie et des documents retraçant l'histoire de Joseph Emidy sur 3 continents (Afrique, Amérique du Sud, Europe). Le voyage, la souffrance et l'espoir, les épreuves et l'ivresse salvatrice de l'art et de la musique sont ainsi subtilement mêlés. Le compositeur et joueur de kora (entre autres), retisse le fil d'un périple surhumain qui approche le sublime : Jegede restitue les traversées en mer, les périples terrestres, relit aussi les carnets écrits par Joseph à la fin de sa vie, alors en Cornouailles (Royaume-Uni). Le monde polissé des Lumières s'expose à la cruauté de l'esclavage et du racisme institutionnalisé. Le spectacle fusionne musiques traditionnelles et pièces « savantes », empruntant à la tradition orale, au patrimoine musicale de la cour portugaise et du Brésil, mises en dialogue avec les compositions de Tunde Jegede. Le film qui participe directement au déroulement du



spectacle a été conçu par Sunara Begum, évoquant certains épisodes de la vie de Joseph Emidy. C'est le fil narratif d'une performance hors normes, où brillent d'un éclat poétique les acteurs sonores requis pour l'occasion : chant (voix de Diana Baroni), cordes, kora, vihuela, arpeggione, percussions, traverso, contrebasses... Les mondes et l'esthétique de Joseph Emidy sont uniques comme sa carrière. **Illustration** : « Joseph », modèle pour le peintre Géricault, pour Le Radeau de la méduse (DR).



Répétition à la Philharmonie de Truro (Cornouailles, GB), avec probablement le violoniste guinéen Joseph Emidy – début XIX^e (DR)

BIO EXPRESS. Joseph Antonio Emidy (1775 – 23 Avril 1835) est né en Guinée, fut esclave dans sa jeunesse, puis devint violoniste réputé... D'abord vendu enfant comme esclave par des marchands trafiquants portugais, Joseph fut envoyé au Brésil, puis au Portugal où il devint un violoniste virtuose, occupant un poste dans l'orchestre de l'Opéra de Lisbonne. Homme à tout faire de l'Amiral Pellew, il servit ensuite comme violon de navire pendant quatre ans, pendant les guerres napoléoniennes. Livré à lui-même en 1799 (25 ans) à Falmouth (Cornouailles), il devint professeur de violon, puis membre essentiel du Truro Philharmonic Orchestra (à partir de 1815, quand Joseph, marié à Jane Hutchins, s'installa dans cette ville, capitale de Cornouailles – à la pointe sud-ouest de l'Angleterre-, où il mourut à 60 ans en 1835). Notable respecté, Emidy devint peu à peu une figure importante de la vie musicale anglaise à la fin du XVIII^e et aux premières heures du romantisme. Il a composé plusieurs concertos et symphonies dont les manuscrits ne nous sont pas parvenus à ce jour.



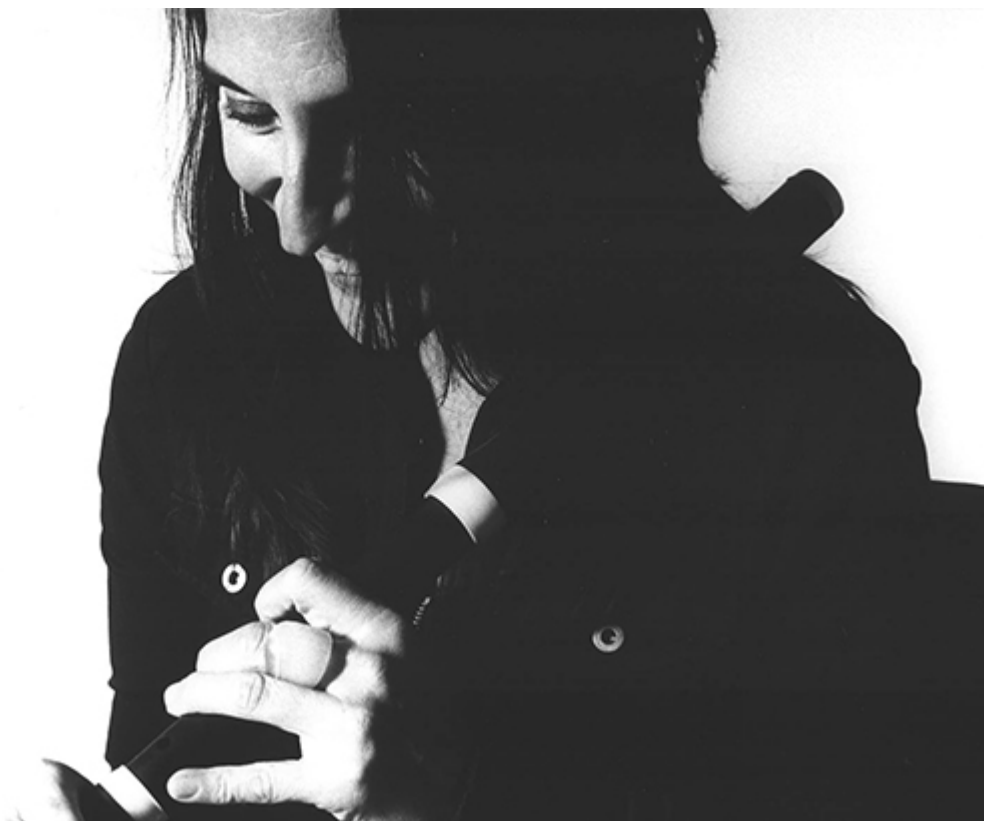
CD, The Emidy Project. Le 8 juin 2018, paraît le cd du spectacle et du cycle musical **The Emidy Project. Peu de spectacle sur la question délicate de l'esclavage ont à ce point exprimer avec justesse et surtout poésie l'horreur comme l'espérance... d'un volet particulièrement honteux de l'histoire humaine. « ... A travers 6 épisodes parfaitement enchaînés,**

les musiciens réunis autour de Diana Baroni (chant et flûtes) et Tunde Jegede (qui a composé les nouvelles musiques et qui joue aussi de la cora et du violoncelle) ressuscitent le parcours d'une vie trahie, humiliée : celle du jeune esclave guinéen Emidy ; celle d'une enfance sacrifiée, d'un être artiste inféodé, contraint, soumis sur l'autel du négoce le plus abject, obligé (entre autres) à servir de violoniste sur les bateaux de la flotte anglaise en guerre contre Bonaparte... Au terme d'un voyage infernal et inouï, qui relie l'Afrique à l'Europe, part de la Guinée natale jusqu'au Brésil et au Portugal, avant de se fixer, libéré, en Cornouailles, s'élève alors le plus déchirant des appels à la pleine conscience, à la mémoire, et certainement à la réconciliation : chant cri et plainte universelle pour les crimes commis au nom du racisme et de la barbarie institués en système. Qu'il s'agisse de soumettre et humilier des hommes pour en enrichir d'autres, tout cela est à vomir ; mais l'espérance d'Emidy se dresse face à toutes les souillures vécues, éprouvées, absorbées ; et c'est la voix d'un indéfectible certitude qui chante alors sa croyance absolue dans l'humanité (ici celle de Diana Baroni, comme celle du danseur lui-même ivoirien, Lassina Toure). Soit la figure immortelle d'un être d'exception, qui continue de

croire. Pas dans les hommes. Mais en l'humanité : une valeur supérieure qu'il faut encore et toujours redéfinir, restaurer, défendre. Comment préserver notre part d'humanité malgré les horreurs que commettent les hommes ?



Question ouverte, à l'actualité permanente... à laquelle répond à sa façon le spectacle The Emidy Project car il réalise une évocation à la superbe, musicale et poétique, à la frontière des disciplines (vidéo, danse, musique, chant...), inclassable et universelle à la fois. Les musiques du nigérian Tunde Jegede, la voix de Diana Baroni font le sel et le sang, la magie et le déroulement d'un cycle musical enchanteur, souvent bouleversant, qui est aussi un spectacle à découvrir d'urgence... » extrait de la critique du cd par notre rédacteur Adrien de Vries. **Parution : le 8 juin 2018.** Soirée de lancement et spectacle à La Marbrerie de Montreuil, le 6 juin 2018. **CD événement, élu « CLIC » de CLASSIQUENEWS.** Prochaine grande critique du cd The EMIDY PROJECT dans le meg cd dvd livres de classiquenews.



Diana Baroni, flûte baroque, chant (DR)

THE EMIDY PROJECT en tournée 2018

Mercredi 6 juin 2018 : création à la Marbrerie de Montreuil,
20h30

Vendredi 8 juin 2018, sortie du cd THE EMIDY PROJECT

Du 26 juin au 4 juillet 2018 : Tournée au Maroc, résidence,
concerts

Samedi 7 et dimanche 8 juillet 2018 / Monts d'Ardèche :
Itinérances Musicales

Mardi 24 juillet 2018 / Le Gard (30) : Château Porte les
Aerdèchois

Avec le soutien de l'UNESCO, La Route de l'Esclave :
Résistance, Liberté, Héritage



SUNARA
BEGUM

ISHIMWA
MUHIMANYI

DIANA
BARONI

SIMON
DRAPPIER

RAFAEL
GUEL

TUNDE JEGEDE
PRÉSENTE

The Emidy Project

- MU-
SIQUE
FILM
DANSE
- ODYSÉE
D'UN
ESCLAVE
GUINÉEN
- ET
VIOLONISTE
VIRTUOSE



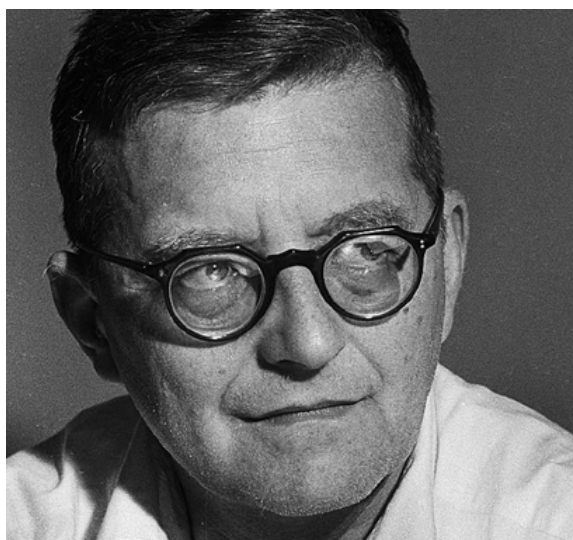
papilio



M

NEW HORIZONS

TOURS. Symphonie n°15 de CHOSTAKOVITCH



TOURS, Gd Théâtre. L'âme Russe, les 12,13 mai 2018. Foyer symphonique de premier plan, grâce au cap fixé par le directeur des lieux, Benjamin Pionnier, qui est aussi chef symphonique et lyrique (voir nos récents reportages vidéos consacrés aux opéras que le maestro a dirigé à Tours : le rare [Philémon et Baucis de Gounod](#) (février 2018), puis plus

récemment encore, [l'excellent A Night's Summer Dream de Britten](#), avril 2018), l'Opéra de Tours accueille en mai, un nouveau programme de musique russe, celle acerbe, affûtée, vive, d'un grand lyrisme rentré, tels qu'ils rayonnent en soleils noirs, dans l'écriture de **Dmitri Chostakovitch**. La 15^e Symphonie, en la majeur (opus 141) est créée à Moscou en 1972 : le plan entend récapituler l'existence humaine, dans un esprit de synthèse propre aux dernières années du compositeur. Après la tristesse et l'affliction, majoritaires et presque étouffantes de la 14^e Symphonie (où les voix d'une soprano et d'une basse s'associent à l'orchestre), le 15^e opus symphonique de Chostakovitch (elle aussi parsemée de nombreux motifs dodécaphoniques) s'éclaire d'une sérénité intérieure inédite qui n'écarte pas les accents d'une grande dépression. On l'a souvent souligné avec raison : le tempérament de Chosta, en liaison avec son existence dans la Russie de Staline, reste traumatisé par la dictature face à laquelle il a su développer un cynisme ironique masquant toute sincérité

trop manifeste. Auréolé par une conscience humaniste qui se cherche des frères marqués eux aussi par le drame de la destinée humaine, Chostakovitch cite l'ouverture du Guillaume de Tell de Rossini (autre profond dépressif), dans l'évocation du temps de la jeunesse et des jeux soldatesques (premier mouvement : allegretto) et le thème du « sort » écrit par Wagner dans le Ring (précédé, préfiguré dans l'Adagio très sombre ; puis explicitement développé dans le dernier mouvement).

De moins de 50 mn, la partition regorge d'élans et de pulsions éclatées, (les cellules diverses d'essence dodécaphoniques ne sont pas sans souligner cette apparente distorsion du discours, produisant tension voire angoisse), mais ils sont cependant réunis par une même pensée à la fois torturée et apaisée. L'allegretto ou 3^e mouvement, est le plus acide, mordant, cynique (ironie de la clarinette dont le thème principal est dodécaphonique). L'ultime épisode conclut le cycle et reprend la forme développée par Tchaïkovski dans sa dernière 6^e Symphonie : un ample Adagio, tendu, inquiétant, aux lueurs crépusculaires de fin du monde ; y perce la pointe vive et sèche des fortissimos. A la fin la caisse claire renoue avec l'évocation enfantine du début, mais dans un sentiment d'impuissance mystérieuse irrésolue : Chostakovitch pose la question du sens profond de la vie humaine, son énigme absolue. Comment l'homme éreinté, épuisé peut-il vaincre le sentiment d'abandon, de solitude, d'impuissance ? La vision existentielle du compositeur se mesure à l'aune des souffrances et des épreuves éprouvées, finalement jamais vraiment dépassées.

Le Concerto pour violoncelle n°2 est moins joué que le premier (dédié à Rostropovitch). Il est pourtant plus captivant par son ambivalence et sa richesse des climats, par sa profondeur et son absence de tout éclat gratuit. L'opus 126 est créé à Moscou en 1966, ultime oeuvre concertante du compositeur (âgé de 60 ans alors) le Concerto n°2 suit un plan méticuleusement pensé, comme c'est l'habitude chez Chosta. D'abord un ample et

très méditatif Largo affirme la gravité, noble et profonde voire énigmatique du violoncelle, qui dans la partie médiane, se tend, devient sec et presque brutal (pizzicatos arides et percussifs de l'instrument soliste) ; puis dans les deux derniers mouvements, – enchaînés (deux Allegrettos), Chostakovitch varie les effets en contrastes bien distincts, d'abord danse aux réminiscences tziganes, puis toccata, de plus en plus évidente, associée au tambour et sonneries de cor. Puis un thème classique, serein alterne avec des éclats parfois très violents. Vif, varié, le 2^e Concerto, plus profond et mystérieux que le 1^{er}, laisse pour conclusion, le violoncelle étirer une longue note grave, véritable entrée dans le secret... et aussi l'éternelle question, restée suspendue.

Grand Théâtre Opéra de TOURS

Concert « L'âme Russe »

Samedi 12 mai 2018, 20h

Dimanche 13 mai 2018, 17h

Dimitri CHOSTAKOVITCH

Concerto pour violoncelle et orchestre n°2

en sol mineur – Op. 126

Pavel Gomziakov, violoncelle

Symphonie n°15 en la majeur – Op. 141

Orchestre Symphonique Région Centre-Val de Loire/Tours

Oleg Caetani, direction

RESERVEZ VOTRE PLACE

[Informations sur le site de l'Opéra de Tours](http://www.operadetours.fr/l-ame-russe-12-13-mai)

<http://www.operadetours.fr/l-ame-russe-12-13-mai>

Les amoureux de musique et d'opéra russes, ne manqueront pas

Mozart et Salieri / Iolanta (Tchaïkovski) à l'Opéra de Tours,
les 25, 27, 29 mai 2018 ; concert de musique de chambre :
« voyage en Russie », le 27 mai 2018.

CONFERENCES « l'Âme russe »,
accès gratuit dans la limite des places disponibles

Samedi 12 mai – 19h00

Dimanche 13 mai – 16h00

Grand Théâtre – Salle Jean Vilar

Entrée gratuite

[Grand Théâtre de Tours](#)

34 rue de la Scellerie

37000 Tours

02.47.60.20.00

Contactez-nous

Billetterie

Ouverture du mardi au samedi

10h30 à 13h00 / 14h00 à 17h45

02.47.60.20.20

theatre-billetterie@ville-tours.fr

**POITIERS, LE CHOEUR ET
L'ORCHESTRE DES JEUNES jouent
Gluck et BERLIOZ**



POITIERS, TAP. Sam 5 mai 2018 : LES JEUNES jouent ORPHEE. A nouveau, l'**OCE (Orchestre des Champs Elysées)** et le **TAP** impliquent les plus jeunes (lycéens, élèves des conservatoires de Poitiers,

Niort, Angoulême, ...) dans l'interprétation d'un opéra (Gluck), d'une création... Transmission, sensibilisation, médiation culturelle. Le TAP sait ainsi tout au long de sa saison et grâce à des actions ciblées à l'adresse des jeunes spectateurs et acteurs culturelles, susciter chez les adolescents, futurs mélomanes, le goût voire la passion de la musique et du chant. C'est surtout pour chacun d'entre eux, une formidable expérience à l'école de l'écoute, du travail collectif, de l'enrichissement culturel... un exemple d'actions artistiques et transgénérationnelles réussies.



Pour sa 5^e édition au TAP de Poitiers (**Théâtre Auditorium de Poitiers**), le **Choeur et l'Orchestre des jeunes**, à l'initiative de l'Orchestre des Champs Elysées dont les membres pilotent les jeunes musiciens, choristes et instrumentistes, interprètent des extraits de l'opéra classique, – tragique et sublime de Gluck : Orphée et Eurydice, dans la version du romantique Hector

Berlioz. Il s'agit de la version française, celle que le grand Hector, admirateur du **Chevalier Gluck**, célébrant son génie héroïque et moral, conçoit en français avec dans le rôle d'Orphée (le poète et chanteur de Thrace) non plus un ténor mais un contralto (en réalité Pauline Viardot, cantatrice, muse et égérie du tout Paris branché de l'époque). Berlioz aimait chez Gluck, sa capacité à exprimer les sentiments les plus admirables de la passion humaine : l'amour, le deuil, le sacrifice, la loyauté et le courage... De fait, le poète et chanteur Orphée, en réussissant à infléchir Pluton aux Enfers, réussit à ressusciter sa bien aimée, pourtant décédée,

Eurydice. Même s'il échoue dans sa remontée vers la terre, le poète par sa voix capable d'émouvoir et de convaincre, a montré la puissance du chant et de la musique.

Sous la direction de **Mathias Von Brenndorff**, à Poitiers, les Jeunes interprètes jouent aussi une partition contemporaine (signée Emmanuelle Da Costa), et la sublime mélodie pour chœur (qui existe dans une version pour soliste et piano), **La mort d'Ophélie** du même Berlioz ...

POITIERS, TAP
Auditorium, samedi 5 mai 2018, 17h
Placement libre

Informations
Réservations

CHOEUR ET ORCHESTRE DES JEUNES
avec l'Orchestre des Champs-Élysées et le TAP

Mathias Von Brenndorff, direction

> Christoph Willibald Gluck

Orphée et Eurydice (version révisée par Hector Berlioz en 1859) – Extraits

> Hector Berlioz

La Mort d'Ophélie, Méditation Religieuse

> Emmanuelle Da Costa

création

INFOS & RESERVATIONS :

<http://www.tap-poitiers.com/chœur-et-orchestre-des-jeunes-2215>

Illustration : © Arthur Pequín pour le TAP Poitiers 2018

Présentation des œuvres complémentaires (Berlioz, Emmanuelle da Costa)

« **RIEN QU'UN SOUFFLE** ». Dans sa pièce contemporaine, la compositrice Emmanuelle Da Costa met en musique plusieurs poèmes que l'écrivain Rainer Maria Rilke a écrit sur le thème d'Orphée (55 poèmes ou Sonnets à Orphée). La pièce jouée à Poitiers en création mondiale, « Rien qu'un souffle », reprend la conception tripartite qu'a développée Rilke sur la musique : le son, le bruit (qui convoque l'inattendu) et le silence (articulation et ponctuation).

« J'ai donc essayé de caractériser cette conception de la musique en jouant d'une part sur les contrastes d'effectifs, de dynamiques et de nuances et d'autre part, en utilisant différents modes de jeu, ce qui m'a non seulement permis d'élargir la palette sonore d'un orchestre « classique », mais a également fait du bruit et du silence des éléments

essentiels de la composition musicale », précise la compositrice.



OPHELIE, immortelle suicidaire... Hector Berlioz (1803-1869) admire chez Gluck, la fusion drame, passion, réalisme. Sans artifices ni ornement, c'est ici l'intensité dramatique qui pilote et conduit la musique.

Ses premières partitions portent la marque de cette efficacité expressive : la Méditation religieuse (1831), d'une pudeur funèbre et mesurée, est composée à Rome, d'après le poème de l'écrivain irlandais Thomas Moore (1779-1852), alors que Berlioz a enfin (après 5 tentatives) remporté le Prix de Rome. La Mort d'Ophélie (1842) célèbre sa passion pour Shakespeare : la fiancée d'Hamlet, suicidaire, est évoquée avec une sensibilité rare, d'une grande force poétique qui fait de l'héroïne Shakespearienne, une sirène aux ondulations liquides

évanescentes.

Deux ans plus tard, en 1844, Berlioz ajoute une nouvelle grave et onirique, Marche funèbre pour la dernière scène d'Hamlet ; ainsi les trois pièces formeront triptyque dans un même recueil sous le titre « Tristia » (chose tristes). Dans l'art du recyclage, porté par une pensée musicale unificatrice, Berlioz est capable de réunir en cohérence des pièces séparées : c'est là l'un des traits de son génie.



APPROFONDIR

LIRE aussi notre [dossier présentation du mythe d'Orphée](#), le poète chanteur qui fut capable d'infléchir et d'émouvoir le dieu des Enfers PLUTON...

FESTIVAL 1001 NOTES 2018, le teaser

LIMOUSIN. Festival 1001 Notes 2018 : 18 juillet – 9 août 2018. En 3 semaines d'événements musicaux et artistiques, le premier festival classique en Limousin se déplace et rayonne sur le territoire en mettant en avant « **Excellence, création, découverte et originalité** », comme maîtres mots inspirant. **1001 notes** au diapason de son titre, est un festival éclectique, ouvert, généreux, qui assume la diversité polymorphe de son offre musicale, qu'il s'agisse des genres et des formes (musique traditionnelle, grand répertoire, blues...), des époques et des styles (du médiéval au contemporain), des personnalités et tempéraments invités : **Barbara Hendricks, Philippe Jaroussky, Jean-François Zygel, Rosemary Standley...** Au total **11 soirées et programmes** bâtis autour de personnalités fortes, électrisantes, dans des créations souvent audacieuses qui repoussent les lignes, pour que le concert soit surtout une expérience sensorielle, spirituelle, mémorable. [**RESERVEZ dès à présent vos places ici / LIRE notre présentation générale, Pourquoi ne pas manquer chacun des concerts du festival 1001 Notes 2018 ?**](#)



Compte-rendu, critique. Concert. Pontoise, le 21 avril 2018. Stradella: S. Editta. Ens Il groviglio / Angioloni.

Compte-rendu critique. Concert. PONTOISE, église Notre-Dame. Stradella, S. Editta. Le 21 avril 2018. Ensemble Il groviglio, Marco Angioloni. C'est à une première française que nous avons pu assister dans la chaleureuse église Notre-Dame de Pontoise, celle du très bel oratorio S. Editta, Vergine e Monaca, Regina d'Inghilterra, premier opus sacré du grand compositeur romain. Un jeune ensemble enthousiaste et des chanteurs prometteurs ont magnifiquement servi cette musique de bout en bout envoûtante.



STRADELLA SUR OISE

Des six oratorios connus et préservés du compositeur de Nepi, seuls le San Giovanni Battista et la Susanna ont réussi à dépasser les frontières de la péninsule, bien qu'ils soient malgré tout rarement donnés. Le travail infatigable et remarquable d'Andrea De Carlo (qui a enregistré l'œuvre en première mondiale) contribuent largement à sortir Stradella

d'un injuste purgatoire et c'est donc une très heureuse surprise – grâce à l'appui de Patrick Lhottelier qui a permis que se déroule ce concert) que nous a offert le jeune ensemble Il groviglio (nom magnifique pour dire « l'enchevêtrement » des affects qui résume à lui seul l'esthétique baroque), fondé par le ténor Marco Angioloni. Le choix est d'autant plus judicieux qu'il s'agit du premier oratorio écrit par Stradella à l'âge de vingt ans, probablement pour la cour de Modène, où se trouve l'unique manuscrit de la partition. Le sujet est également singulier, celui d'Edith of Walton qui vécut au Xe siècle et refusa le trône d'Angleterre pour consacrer le reste de sa vie à Dieu, exemple typique de dévotion et d'abnégation contre-réformiste.

Moins dramatique que le San Giovanni Battista ou La Susanna, S. Editta n'en regorge pas moins d'arias magnifiques, d'une grande expressivité, et de nombreux et superbes duos (vingt-cinq numéros au total).

La distribution réunie pour cette première française a été en tous points remarquable. Dans le rôle-titre, redoutable car constamment sollicité, la jeune soprano Danaé Monnié a électrisé le public de sa voix solidement charpentée, d'une grande amplitude, très attentive, comme d'ailleurs ses autres partenaires, à la diction de ce sermon en musique qu'est l'oratorio du Seicento. La grâce aérienne de « Così fuggite », l'envoûtant éloge des « Piagge amene », les volutes ensorcelantes de « Su, su cingete », ou l'impressionnant dialogue avec les autres figures allégoriques (Senso, Nobiltà, Grandezza, Bellezza), « Dite su, pompe, chi siete », restent longtemps gravés en mémoire. La Nobiltà de Caroline Michel allie la séduction d'un timbre chaleureux à la rigueur d'une diction impeccable. Ses interventions sont toujours associées à celles de la Grandezza ou du Senso qui

conservent leur individualité vocale et musicale sans obérer les spécificités de chacun (superbe duo Editta, « Bella luce del ciel che discende », d'une beauté diaphane). C'est l'un des grands mérites de ces jeunes interprètes passionnés et enthousiastes que d'avoir su injecté une vigoureuse énergie pour rendre éloquente et vivante une joute oratoire sans véritables péripéties. Le choix judicieux d'une mise en espace avec accessoires (diadème pour Editta, miroir pour la Beauté, pomme pour la Sensualité, pommeau pour la Grandeur et voile pudique pour l'Humilité) et gestuelle idoine, a renforcé ce sentiment d'une communion avec le public, clairsemé mais très concentré. Énergiques les figures de la Sensualité du très barytonnant Guillaume Vicaire, aux graves d'airain qui, dès son entrée en scène (« D'un tuo servo fedel »), rendent alliciantes ses moindres interventions solistes, de la Bellezza surtout de Marco Angioloni, irrésistible en semi-crooner latin du plus bel effet. Magnifique projection, plénitude et rondeur du timbre : n'était la brièveté de ses interventions, il volerait presque la vedette au rôle-titre. Dans celui de la Grandezza, le jeune contre-ténor Sylvain Manet a pu surprendre en conférant à son personnage des accents comiques a priori incongrus, mais c'est oublier que ces écarts sont autorisés chez l'interprète qui est avant tout un orateur, à qui échoit une part essentielle d'improvisation et doit donc user de tous les effets efficaces pour convaincre et persuader : l'usage de toute la gamme des affects fait partie de son arsenal rhétorique. Dans l'ultime et long récit qui précède le trio final, le timbre du contre-ténor, qui pouvait parfois manquer d'homogénéité dans le passage du registre de poitrine au registre de tête, retrouve une bouleversante unité de souffle et rend magnifiquement hommage à l'art difficile du recitar cantando. Humble et réservée comme l'exige son rôle, l'Humilità de Sarah Rodriguez n'en est pas moins impressionnante de justesse : la sobriété du chant est préservée dès son air d'ouverture, malgré sa relative virtuosité (« Il premio felice »), et ne dévie pas de

sa ligne de conduite, malgré – petit péché véniel – un écart (à l’octave supérieure) dans le récitatif final.

Les musiciens de l’ensemble Il Groviglio ont à leur tour réalisé un travail remarquable dans la réalisation du continuo : le théorbe théâtral de Léo Brunet, le violoncelle pathétique d’Eunjin Lee et surtout le clavecin éloquent de Marco Crosetto, ont magnifié une musique qui est tout entière discours au service de la foi, un « habillage » (Monteverdi) du corps poétique, dont les mérites respectifs, grâce au génie de Stradella, ne cessent de se répondre, diffractions infinies d’un diamant brut.

Compte-rendu. Pontoise, Concert, Giovanni Battista Stradella, S. Editta, 21 avril 2018. Danaé Monnié (Santa Editta), Sarah Rodriguez (Humiltà), Caroline Michel (Nobiltà), Sylvain Manet (Grandezza), Marco Angioloni (Bellezza), Guillaume Vicaire (Senso), Eunjin Lee (violoncelle), Léo Brunet (théorbe), Marco Crosetto (clavecin), Ensemble Il Groviglio, Marco Angioloni (direction).

Compte-rendu, opéra. Paris. Bouffes du Nord, le 20 avril 2018. John Gay : L’opéra des gueux, Christie / Carson.

Compte rendu, opéra. Paris. Bouffes du Nord, le 20 avril 2018. John Gay : L'opéra des gueux. Beverly Klien, Kate Batter, Benjamin Purkiss, musiciens des Arts Florissants. William Christie, direction musicale et clavecin. Robert Carsen, co-adaptation du livret et mise en scène. Résurrection



insolente et heureuse du Beggar's Opera (« L'opéra des gueux ») de Gay/Pepusch grâce aux talents concertés de **Robert Carsen** et des Arts Florissants, en co-production au Théâtre des Bouffes du Nord. L'ancêtre de la comédie musicale par excellence est une pièce controversée voire scandaleuse dès sa création en 1728. Elle est ici accueillie dans une nouvelle production/adaptation 100% anglophone (fort heureusement!) et 100% pertinente !

Comédie musicale ou pastiche ?

L'oeuvre de John Gay est une « ballad opera » propre à l'Angleterre du début du XVIIIe siècle. Gay n'est pas musicien mais auteur et dramaturge. Il « compose » l'opéra des gueux en se servant des mélodies du folklore écossais, anglais, irlandais et même français, plus des nombreuses citations voire reprises des opus des compositeurs tels que Purcell, Haendel, Frescobaldi, Buononcini et... Pepusch. Ce dernier est considéré comme le responsable de l'arrangement musical des pièces hétéroclites. Il s'agit là d'une anecdote dont la véracité n'a jamais pu être établie, par contre nous savons qu'il était le chef d'orchestre de la création en 1728.

Il n'y a pas de version ou édition définitive de l'oeuvre, en partie à cause de sa nature. Remarquons notamment l'adaptation de Benjamin Britten, ou encore l'opéra des quat' sous de Weill

également. Puisque nous nous trouvons au Bouffes du Nord, le souvenir du film de Peter Brook, ancien directeur du théâtre, datant de 1953 est fort présent.

L'histoire, une critique acerbe du temps, explore des sujets tabous, sans réserve et sans pudeur. L'ordre social et économique est le terrain sur lequel les excellents acteurs-chanteurs engagés crachent et forniquent, et les conventions sociales se portent, se salissent et se jettent comme des vieilles fringues que nous gardons au placard par habitude et conditionnement.

Humour scandaleux pour tous !

Robert Carsen avec son dramaturge fétiche Ian Burton, signe une adaptation où la question capitaliste et sexuelle s'exposent avec franchise, et la troupe brille en cohésion et investissement, et ce sans avoir forcément les fous-rires encourageants d'un public non-anglophone. L'intégration de la danse (excellente chorégraphie de Rebecca Howell) et de la musique (William Christie et ses musiciens des Arts Florissants habillés en gueux jouant les mendiants hystérisés à côté) est une réussite qui sert et magnifie davantage le propos et l'expérience théâtrale, musicale et esthétique.

Le casting est très large et 100 % anglophone, ce qui assure rythme et punch. Beverley Klein en Mrs. Peachum est un tour de force comique. Le couple principal de Polly Peachum et Macheath, interprétés par Kate Batter et Benjamin Purkiss respectivement, est fantastique. Elle, rayonnante de naïveté et lui, séducteur blasé assumé. Si la musique a une place peut-être moins importante que le théâtre, la performance vocale et instrumentale est digne. Les nombreux chœurs sont notamment d'un grand impact.

Une résurrection heureuse, intéressante et pertinente. Un spectacle unique dont la beauté plastique typique de l'oeuvre de Carsen s'accorde mystérieusement à l'aspect acerbe,

scandaleux et choquant de l'oeuvre. A consommer sans modération aux Bouffes du Nord jusqu'au 3 mai 2018 puis en tournée internationale, repassant par la France jusqu'en 2019.

Sabino Pena Arcia.

Compte rendu, opéra. Toulouse. Capitole, le 13 avril 2018. Bizet : Carmen. Grinda / Molino.



Compte rendu, opéra. Toulouse. Capitole, le 13 avril 2018. Bizet : Carmen. Grinda / Molino. Toulouse. Théâtre du Capitole le 13 avril 2018. Georges Bizet : Carmen. Jean-Louis Grinda, mise en scène. Orchestre national du Capitole ; Andrea Molino, direction musicale. Carmen, l'opéra le plus aimé du public, donné à Toulouse dans une nouvelle production, l'a été à guichet fermé. Tant attendu, ce spectacle a rendu le public heureux,

car le chef d'œuvre de Bizet n'a pas été dénaturé par la mise en scène. Bien au contraire le travail en profondeur de Jean-Louis Grinda est très respectueux des didascalies. Nous sommes dans une Espagne ancienne et traditionnelle et les costumes sont beaux et permettent aux acteurs de bouger facilement. Le décor de Rudy Sabounghi joue habilement avec deux demi amphithéâtres qui peuvent bouger et se fermer. Cela crée des

espaces variés, espace interne et externe, ouvert ou fermé, tout peut être suggéré en fonction de l'action. Des projections bien réalisées et agréables donnent sens aux décors et à l'action.

Donner à voir durant la fin de l'ouverture, la fin de l'opéra permet d'accentuer le côté mythique de l'œuvre. Ce n'est pas pour connaître la fin que nous venons mais pour savoir comment y arriver, comment le destin va lier inexorablement les personnages.

La Carmen de Clémentine Margaine est sans surprise, sans génie, mais bien chantante. Dotée d'une voix plutôt opulente de mezzo sombre, elle en abuse un peu. Le timbre n'a rien d'attachant, les couleurs peu variées. Le jeu se veut passionné mais il est surtout désordonné, en un mot : convenu, dans une certaine tradition généreuse en effets. Le personnage semble suspendu et n'attire aucune sympathie.

Son Don José, le ténor américain Charles Catronovo, campe un personnage bien plus original et dramatiquement saisissant. Celui de l'intemporel homme faible qui cache une vulnérabilité désolante sous une violence et une jalousie de bête fauve. Quand aucun animal d'ailleurs n'agirait aussi mal avec sa femelle... La mise en scène lui fait commettre les gestes du violeur, comme du cogneur à bras raccourci. Carmen ne pouvait échapper à un tel jaloux pathologique, aussi ses provocations sont vaines et comme condamnées d'avance. Une Carmen jouant davantage sa vulnérabilité dans la scène des cartes par exemple aurait bien mieux convenu à Castronovo, si subtil acteur. Le chanteur a une voix sonore, bien conduite mais un timbre générique. Comme ce jeu si puissant a peu d'impact sur sa partenaire, c'est à se demander si il y eu un véritable travail de mise en scène des solistes. Car l'Escamillo de Dimitry Ivashchenko n'est qu'un fat qui chante fort et joue peu. En somme, rien de remarquable. Par contre le Morales d'Anas Seguin est doté scéniquement d'une belle présence et d'un jeu efficace. La voix est belle et bien projetée. Voilà

un jeune chanteur à suivre. Les autres petits rôles sont correctement tenus mais ne méritent pas de louanges particulières. Car tous doivent céder la place à la Micaëla d'Anaïs Constans. Le grain de la voix est fin, le timbre est fruité et la ligne de chant superbement conduite. La voix très saine sachant nuancer jusque dans de très beaux forte promet un bel avenir à la jeune chanteuse. Elle reviendra la saison prochaine à Toulouse et va certainement après cette prise de rôle parfaitement réussie, développer une carrière internationale. D'autant qu'elle a su dépasser son physique placide en conférant à son jeu une sorte de transe avec des regards très intenses. La scène de la montagne est un moment dramatique parfaitement crédible. Vocalement c'est dans le grand duo avec Don José qu'elle développe un chant plein et parfaitement phrasé. La maîtrise du Capitole et le chœur du Capitole sont excellents. L'orchestre est beau, efficace, brillant. Mais n'oublions pas combien la direction de Michel Plasson au disque ou à la scène apportait une autre dimension dramatique à l'ouvrage tout entier.

Carmen reste bien le chef d'œuvre des opéras. Le Capitole en a donné une version respectueuse de laquelle émergent le Don José trouble de Charles Castronovo et surtout la prise de rôle absolument réussie d'Anaïs Constans dans une Micaëla attachante.

Toulouse. Théâtre du Capitole le 13 avril 2018. Georges Bizet (1838-1875) : Carmen, Opéra en quatre actes sur un livret de Henri Meilhac et Ludovic Halevy. Nouvelle Production. Jean-Louis Grinda, mise en scène ; Rudy Sabounghi, décors ; Rudy Sabounghi, Françoise Raybaud Pace, costumes ; Laurent Castaingt, lumières ; Gabriel Grinda, vidéo ; Avec : Clémentine Margaine, Carmen ; Charles Castronovo, Don José ;

Dimitry Ivashchenko, Escamillo ; Anaïs Constans, Micaëla ; Charlotte Despaux, Frasquita ; Marion Lebègue, Mercédès ; Christian Tréguier, Zuniga ; Anas Seguin, Moralès ; Olivier Grand, Le Dancaïre ; Luca Lombardo, Le Remendado ; Frank T'Hézan, Lilas Pastia ; Chœur et Maîtrise du Capitole ; Alfonso Caiani direction ; Orchestre national du Capitole ; Andrea Molino direction musicale.

Compte rendu concert. Blagnac. Odyssud. Le 10 Avril 2018. Voix Sacrées. Pepe Frana. Gabriele Miracle. Fadia Tom El-Hage. Françoise Altan. Patricia Bovi

Compte rendu concert. Blagnac. Odyssud. Le 10 Avril 2018. Voix Sacrées. Pepe Frana. Gabriele Miracle. Fadia Tom El-Hage. Françoise Altan. Patricia Bovi : direction. Trois très belles voix mais surtout trois grandes Dames Courage. Le dernier concert des rencontres de Musiques Baroques et Anciennes d'Odyssud à Blagnac a peut être été le plus émouvant de tous ceux auxquels nous avons assisté, en tout cas c'est bien le plus courageux. Ce programme commandé à Patricia Bovi a failli ne pas voir le jour. La première devait suivre de quelques jours le terrible attentat de Charly Hebdo. Le courage a permis au Festival d'Anvers de le programmer malgré le deuil et le choc, au lieu de l'annuler. Ce qui représente un acte d'assurance et de foi dans la culture contre la barbarie. Ce

concert « Voix Sacrées » réunit donc trois voix de femmes, formées au chant lyrique, qui ont inventé un voyage à travers la tolérance et l'amour.

Les femmes sont traditionnellement exclues du chant liturgique. Et sur la même scène offrir au public un florilège de chants sacrés et profanes mêlant l'antique, le traditionnel, le savant, le populaire, cherchant et trouvant des connexions à travers le temps et les Trois Livres est une très belle idée. L'amour est présent avec des similitudes entre le sacré et le profane dans toutes les langues. Grec, Araméen, Latin, Italien, Arabe, Juif et j'en oublie. Ce voyage dans la profondeur de l'âme et de la culture humaine a certainement demandé un travail colossal pour arriver à ce degré d'harmonie et de beauté.

Le résultat est enthousiasmant. Comme si la spiritualité et l'humaine chaleur de l'amour de l'autre prenaient le pouvoir grâce à ces trois artistes et dépassaient ce que les hommes ont fait de la religion en des excès mortifères dont nous n'avons pas fini de payer le prix. Fadia Tomb-Helag, libanaise maronite a cette élégance du mot digne de Ferouz ainsi qu'une chaleur vocale envoûtante. Françoise Altan a une présence noble et sa voix sait s'alléger pour planer haut. Patricia Bovi qui joue également de la harpe porte ce projet de toute sa considérable énergie. Elle change de voix selon le style, capable de chanter un Stabat Mater traditionnel corse à l'émotion inoubliable, comme une pièce très savante de Hildegarde Von Bingen. Pourtant ce sont les trois moments musicaux dans lesquels les trois voix se mêlent comme des lianes ou des rubans en une invention de la plus haute poésie qui sont les plus convaincants. Ainsi le Kyrie Eleison avec des variations vocales surprenantes est un grand moment de joie partagée avec le public. Il a été bissé dans une version

encore plus sensuelle. L'attention de chacun dans la vaste Salle d'Odyssud pleine à craquer a créé un moment de grande émotion. Oui, assurément, les femmes et les hommes de Paix sont plus nombreux que les barbares.

Ce concert d'une grande originalité et d'une parfaite composition sait provoquer une émotion très particulière et a conquis partout son public. N'oublions pas de saluer les deux instrumentistes qui sont des artistes exceptionnels car comme les chanteuses ils savent aller dans toutes les directions stylistiques. Pepe Frana sait jouer du Oud, avec ses 1/4 de tons, comme du Luth, qui permet de riches accords, avec un art égal. Gabriele Miracle sait avec un tact exquis trouver dans chaque pièce l'instrument idéal allant chercher dans le monde entier et travers les âges toutes sortes de percussions.

Un très beau concert termine donc les rencontres de Musique Baroque et Ancienne de Blagnac. Son directeur, Emmanuel Gaillard, a su à nouveau programmer des merveilles rares. Le public debout a fait un bel hommage à ce concert de paix, de générosité et de beauté ! Merci et bravo mesdames !

Compte rendu concert. Blagnac. Odyssud. Le 10 Avril 2018. Voix Sacrées. Chants sacrés et profanes en référence aux trois religions, Chrétienne, Juive et Musulmane. Pepe Frana, Oud et Luth. Gabriele Miracle, percussions. Fadia Tom El-Hage, chant. Françoise Altan, chant. Patricia Bovi, chant, harpe et direction.

Liens vidéo vers un concert similaire en Italie

Compte-rendu, concert. Metz. L'Arsenal de Metz, le 19 avril 2018. Récital Farinelli. Vivica Genaux, mezzo-soprano.



Compt
e -
rendu
,
conce
rt.
Metz.
L'Ars
enal
de
Metz,
le 19
avril

2018. '« Farinelli » Concerto de' Cavalieri, orchestre baroque. Marcello di Lisa, direction. Vivica Genaux, mezzo-soprano. Nous sommes accueillis à Metz dans la célèbre salle de l'Arsenal, de réputation internationale pour son acoustique, dans le cadre d'un concert unique de la mezzo-soprano Vivica Genaux, avec l'orchestre Concerto de' Cavalieri jouant sur des instruments d'époque sous la direction du chef Marcello Di Lisa. L'occasion est unique pour plusieurs raisons. L'intitulé du concert n'est autre que « Farinelli » : nous avons au programme des morceaux composés ou retouchés à l'intention du fameux castrat du XVIIIe siècle, agrémentés de

pièces instrumentales des maîtres de l'époque, dont bien sûr Haendel et Scarlatti, mais aussi Vivaldi et Corelli.

Une salle pas comme les autres

Il est d'autant plus remarquable que l'enregistrement de la bande sonore du film des années 90's Farinelli, de Gérard Corbiau, s'est également fait à l'Arsenal de Metz pour des raisons technologiques et acoustiques. Il y a donc ce soir une sensation de récapitulation musicale grâce à ce concert où nous pouvons constater davantage les qualités qu'a créées la renommée de cette salle extraordinaire. Le son cristallin et limpide impacte l'audience dès les premières mesures du Concerto grosso op.6 n°4 en ré majeur de Corelli, exécuté à la perfection par le Concerto de' Cavalieri.

Baroque pyrotechnique

Au cours de la soirée la mezzo-soprano ravit les cœurs avec les airs de Haendel tels que Lascia ch'io pianga et Cara Sposa, dont les performances furent tendre et intense respectivement. Le Salve Regina de Pergolèse chanté avec beaucoup d'émotion maîtrisée, contenue, est une sorte de respiration / méditation à côté de l'archi célèbre air de

Hasse retouché par Broschi « Son qual nave », où la cantatrice fait preuve d'une grande intelligence vis-à-vis des vocalises interminables. Elle réussit avec des ornements particuliers, parfois inattendus. Elle campe cet air avant l'entracte laissant le public enflammé et affamé.

Le programme se termine officiellement en tout brio avec l'air de Carlo Broschi « Qual guerriero in campo armato », fait sur mesure pour son frère le castrat Farinelli. Les lignes vocales ne sont pas sans rappeler l'autre célèbre air de Borschi/Hasse « Son qual nave ». Si la frivolité de cet air peut offenser certaines profondeurs délicates, il est surtout et avant un tour de force et une pièce de résistance, un vrai show-stopper que la mezzo-soprano ne fait que trop bien interpréter avec son gosier mitrailleuse, et dont la performance est compensée d'applaudissements effrénés et de bravos illimités. Vivica Genaux offre à l'auditoire le bis pyrotechnique baroque par excellence, l'air de Vivaldi « Agitata da due venti », où elle s'abandonne aux acrobaties vocalisantes sans difficulté apparente, pour la grande joie du public.

Un concert dont nous nous souviendrons certainement et qui a définitivement cautionné le déplacement, et pour la salle et pour les artistes invités

.